
LA NATURE,
LA RACE, LA SANTE

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA PRODUCTIVITÉ DU TRAVAIL ; APPLICATIONS
A LA PROVINCE DE QUÉBEC.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Çà et là sur Mgr Bourget	\$0.10
Mgr Smeulders à Joliette	0.10
Dictionnaire des Verbes irréguliers	0.25
Coups de crayon	0.25
Traité d'économie politique (sous pres- se)	0.25

PETITES LECTURES

— SUR —

L'ECONOMIE 

 POLITIQUE

No 1

— ♦ ♦ ♦ —
15 CENTINS



LA NATURE, LA RACE, LA SANTE
DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA PRODUCTIVITE DU TRAVAIL
APPLICATIONS A LA PROVINCE DE QUEBEC



— PAR —

F. A. BAILLAIRGE, PTRE

En vente chez l'auteur,
Joliette, P. Q., Canada.

1890

INTRODUCTION

Emile de Laveleye, publiciste belge, disait en 1884 :

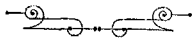
« Faut-il insister pour prouver la nécessité de répandre les connaissances économiques ? La plupart des maux dont souffrent les sociétés proviennent de leur ignorance en cette matière. Rivalités des peuples, guerres à coups de tarifs douaniers, entraves au commerce, imprévoyance des ouvriers, antagonisme entre les ouvriers et les maîtres, abus de la spéculation, charité mal entendue, impôts excessifs et mal assis, dépenses improductives des Etats et des villes, autant de causes de souffrances provenant d'erreurs économiques. »

Il ne faut pas attendre que le mal soit chez nous pour en chercher les causes ; ces causes il faut les connaître à l'avance pour prévenir le mal. L'économie politique chrétienne s'inspirant avant tout de l'Évangile apprend à l'homme à rechercher

la richesse sans blesser les lois de la justice ; elle fait connaître du même coup les causes qui bouleversent le monde des intérêts matériels. Il devient donc de plus en plus important de se livrer à l'étude de cette science. De là l'idée de ces petites lectures. Puissent ces modestes travaux profiter à mon cher Canada, à ma patrie bien-aimée.

F. A. B.

Joliette, 1er avril 1890.



LA NATURE, LA RACE, LA SANTE

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA PRODUCTIVITÉ DU TRAVAIL

NOTIONS PRELIMINAIRES

ARTICLE PREMIER

Si la société ne le tue pas, c'est lui qui tuera la société

La découverte du Nouveau-Monde fut pour l'ancien un grand sujet d'étonnement et les peuples de l'époque pensèrent que les générations à venir n'auraient jamais semblable surprise. Ils ont fait erreur, car une terre nouvelle, un monde nouveau a surgi soudain, en plein XIXe siècle, sous les yeux des rois et des peuples ébahis.

Si, l'histoire en main, Colomb eut pu dire aux indigènes de l'Amérique :

c'est la tyrannie et la mort qui vous "arrivent," on peut dire aujourd'hui aux habitants de l'ancien monde, cette fois : "gare ! gare ! sinon, malheur "à vous."

Quelle est donc cette terre nouvelle qui dévore ainsi l'étranger ? Quel est donc ce monde nouveau dont les habitants sont si terribles qu'il faille contre eux se mettre en garde ?

Cette terre, c'est la terre économique contemporaine ; ce monde, c'est le monde du travail, du capital et de l'industrie, dans leurs conditions présentes.

Les doctrines les plus perverses ; le développement des arts et des métiers ; l'invasion en Europe des produits américains ; le désir de jouir, et le bouleversement de l'ordre social fondé sur l'observation des lois divines, ont créé un état dans l'état en faisant à la société con-

temporaire une situation nouvelle, tendue, anormale, menaçante.

Sortons un peu de la terre canadienne-française; regardons et écoutons. Le cri des affamés se fait entendre plus strident que jamais; les âmes malheureuses et dévoyées se font nombreuses comme les sables du désert, et le spectacle d'une misère profonde, près des somptuosités renouvelées de Rome antique en décadence, fait bondir le cœur.

Notre siècle se perd dans une forêt ténébreuse dont le terrible mystère, à chaque instant troublé par le cri des bêtes fauves, menace le siècle à venir de cataclysmes sans précédents.

Le chrétien qui n'est pas sans amour pour ses frères et qui compte sur le secours d'en haut doit donc travailler à guérir l'humanité et à évangéliser le nouveau monde économique.

Pour cela, la théorie ne suffit pas. L'Évangile suffirait, parce qu'il joint la pratique à la théorie, puisqu'il exige les œuvres comme la foi ; mais les contemporains égarés ne veulent plus de ce code qui a pour auteur le législateur par excellence, celui dont Dieu le Père a dit un jour : *Ipsam audite*, écoutez-le.

Il faut donc ramener les peuples à l'Évangile ; pour cela, nous avons besoin d'un évangile déguisé, d'une science nouvelle pour ainsi dire, science pratique fondée sur les données que fournit l'expérience. Vous avez nommé l'*Économie politique* !

Les notions d'économie politique sont donc à cette heure plus nécessaires que jamais et cette science devient le complément obligé de toutes études classiques sérieuses.

“ Que l'on n'objecte pas, dit P. Guillemot, l'influence funeste qu'exerce sur les populations la richesse dont la science économique se fait la propagatrice à tout prix.

“ La richesse économique ne méconnaît pas ces écueils que lui rappellent la Sainte-Ecriture, l'histoire et les événements contemporains. Aussi n'est-ce pas toute richesse qu'elle vante, mais la richesse fruit du travail et de la tempérance, respectueuse de ses devoirs, unie aux croyances religieuses et à la vertu. Celle-là est pour tous un élément de prospérité. Elle développe chez l'homme de nouvelles aptitudes, lui donne de nouvelles forces pour soumettre le monde physique à son empire et exerce sur lui une vertu moralisatrice (1).

(1) *Essai de science sociale*, 1 vol.

C'est ce que l'on comprend aujourd'hui (1).

C'est ainsi que l'abbé Elie Blanc termine son nouveau traité de philosophie par un traité des principales questions économiques.

C'est ainsi que les évêques de Belgique, en 1888 je crois, rendaient l'enseignement de l'économie politique obligatoire dans leurs séminaires.

L'université de France en juge de même, et deux de nos collègues ont in-

(1) Dans une conférence qu'il donnait devant l'Institut Canadien de Montréal, en 1846, Etienne Parent, après avoir déploré le malheur de voir la jeunesse instruite du Canada embrasser en bien trop grand nombre les professions libérales, appuie longuement sur la nécessité d'étudier l'économie politique, c'est-à-dire cette science qui traite du bien-être des peuples, de la formation, de la répartition et de la consommation des richesses, qui embrasse la législation toute entière de la finance et du commerce, science enfin de progrès par excellence. Il dit : « Si j'avais un jeune ami studieux, doué de talents

introduit cette matière dans leur programme (2).

C'est par suite avec plaisir que l'on a vu se former dernièrement dans cette ville, une société d'économie politique. C'est un fruit du dernier voyage de M. Rameau et un bon fruit, car, que l'on

« convenables, pleins d'ardeur et de ces nobles
« aspirations qui portent aux grandes choses, qui
« eût la volonté et les moyens de se dévouer au
« bonheur de ses compatriotes dans la carrière
« politique tout en travaillant à sa propre gloire
« et à son avantage particulier, je crois que, s'il
« me demandait mon avis sur ce qu'il devrait
« étudier de préférence et avant tout, je lui di-
« rais : Étudiez l'économie politique. Car je
« pense qu'après avoir réfléchi sur la position et
« les circonstances dans lesquelles nous nous
« trouvons, chacun sera d'avis qu'un homme qui
« veut faire sa marque en ce pays, a besoin d'un
« grand fonds de connaissances en économie po-
« litique. »

Revue Canadienne, mars 1889, d'un article intitulé « Plaisirs de l'étude » sous la signature de Alphonse Gagnon.

(2) Le collège d'Ottawa et le Collège Joliette.

dise ou que l'on fasse, il faut admettre la vérité de ces paroles d'Ozanam : “ les “ questions de travail, d'industrie et d'é- “ conomie sont plus considérables que “ toutes les controverses politiques ” ce que le P. Félix traduisait en ces termes à ses auditeurs de Notre-Dame en 1866 : “ Il est un mal intime qui comme un “ cancer dévorant, grandit, grandit tou- “ jours. Ce spectre en haillons, ce mons- “ tre humain a des millions de bouches “ affamées et des millions de bras dé- “ charnés ; la faim le ronge et le stimu- “ le ; et si la société ne le tue pas, il “ tuera la société. ”



ARTICLE DEUXIÈME

Le travail produit plus ou moins suivant les circonstances heureuses ou malheureuses dans lesquelles il se trouve.

La série des influences auxquelles est soumise la productivité du travail est une des questions les plus importantes qui se présentent tout d'abord en économie politique.

Avant d'entrer en matière, il convient de voir la place de cette question sur la mappemonde économique.

L'économie politique, nous le savons, c'est la science régulatrice du monde économique.

Le monde économique dans son concept le plus général, c'est le monde de la richesse matérielle produite.

L'économie politique, c'est donc la science des richesses sociales, ou mieux

encore : *la science qui étudie les sociétés civiles dans leurs rapports avec les richesses* (1).

La richesse sociale subit 4 opérations : elle est *produite* ; *échangée* pour d'autres produits ; *répartie* entre l'ouvrier et le patron, et finalement *consommée*.

Revenons à la première opération, à la production de la richesse. Il y a trois sources de production : le travail, le capital, la terre et les agents naturels.

Que le travail soit productif, tout le monde en convient. La nature donne le lin, c'est le travail qui fait avec celui-ci du fil, avec ce fil des tissus, avec ces tissus des vêtements. La nature donne le froment, c'est le travail qui donne le pain ; " la nature donne encore des pouvoirs d'eau, le travail seul

(1) Henri Bazin, *Traité d'économie politique*.
p. 52.

donne les manufactures. ” Le travail produit donc parce qu’il donne à une foule de choses de la valeur et de l’utilité.

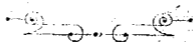
Le travail cependant produit plus ou moins dans un pays suivant les circonstances heureuses ou malheureuses dans lesquelles il se trouve. Je me livre à l’étude du piano : j’ai du talent, du temps, un bon instrument et un excellent professeur, mon travail sera plus fécond parce qu’il sera soumis aux plus heureuses influences. Il en est ainsi du travail en général.

Puisque le travail est une des sources du bien-être, puisque c’est lui qui fait les nations prospères, il est donc important de connaître les influences les plus capables d’augmenter ou de diminuer sa productivité.

Ces influences sont nombreuses ; ce sont : la nature, la race, la santé, l'instruction, l'éducation, la religion, la liberté, la division du travail, l'association des agents producteurs et finalement les machines.

Je ne parlerai cette fois que des trois premières influences : la *nature*, la *race* et la *santé*.

Ce ne sont pas les trois points de vue les plus importants de la question, mais me trouvant en présence d'esprits sérieux qui désirent avant tout la science, je n'ai pas voulu glaner à droite et à gauche, me tenant purement et simplement à la méthode qui seule fonde la science.



CHAPITRE PREMIER

Le TRAVAIL et la NATURE

ARTICLE PREMIER

Ce que c'est que la nature et quels sont ses moyens d'action

La première des influences auxquelles est soumise la productivité du travail, c'est la nature.

La nature, c'est le climat, la composition du sol, la configuration de la terre et des eaux, et la position géographique.

LE CLIMAT

Il y a des climats chauds, des climats froids et des climats tempérés.

Le travail dans les régions équatoriales produit peu ; il en est de même dans les régions polaires.

En effet, s'il fait trop chaud, les ressorts de mon activité se détendent, mon énergie s'en va et je deviens inerte ; s'il fait trop froid, c'est la nature qui perd sa vitalité et qui tombe comme en léthargie. Je ne puis dans le grand froid réveiller la terre ; dans la grande chaleur, je ne puis me réveiller moi-même.

Les climats tempérés sont incontestablement les plus favorables à la productivité du travail : si le paresseux y meurt de faim, il n'a que ce qu'il mérite ! leur température en effet enlève tous les obstacles, respecte toutes les activités, se met au service de toutes les énergies.

Les climats tempérés ont de plus une influence plus ou moins grande, suivant la latitude et l'altitude. Le degré d'humidité doit être aussi considéré, parce que cette humidité fait à son heure plus de mal que le chaud ou le froid, soit par

les maladies qu'elle développe, soit par les besoins qu'elle engendre.

L'on reproche parfois aux enfants de la Verte Erin un goût trop prononcé pour les liqueurs fortes. Ce goût a fait suite à un besoin, et ce besoin c'est l'humidité transperçante de leur climat qui l'a créé.

LA COMPOSITION DU SOL

La composition du sol se joint au climat pour augmenter ou diminuer la productivité du travail.

Je veux bien me courber sur la terre ; je veux la frapper du soc et de la pelle ; je veux la remuer, l'ensemencer, la niveler, l'arroser ; mais je veux qu'elle ne reste point sourde à mes appels. Je suis prêt à faire effort, mais je veux ne pas travailler seul. Je sais que la terre est maudite, que la rosée du ciel ne lui suffit plus, qu'elle a besoin de mes sueurs et de ma patience ; mais, encore

une fois, lorsque j'ai subi ma condamnation, lorsqu'en un mot je me suis rendu, je veux que la terre se rende aussi et qu'obéissante comme jadis elle me présente en temps et lieu les armes dans des millions d'épis dorés !

S'il n'en est pas ainsi, je me décourage ; je déserte les parents, les amis, la patrie ; je vais donner à des voisins la force de mon bras et porter chez eux le fruit de mon activité.

Si mes greniers se remplissent au contraire, je m'encourage, je m'attache au sol, je le couvre d'enclos et de constructions ; une maison joyeuse s'élève bientôt, la forêt recule et des troupeaux aussi nombreux que variés vont égayer la solitude des champs.

La composition du sol agit encore autrement, quoique d'une manière indirecte, sur la productivité du travail.

Cuvier dit quelque part au sujet de la France : “ Nos départements graniti-

“ ques produisent sur tous les usages de
“ la vie humaine d'autres effets que les
“ calcaires. On ne se logera, on ne se
“ nourrira, on ne pensera jamais en Li-
“ mousin ou en Basse Bretagne comme
“ en Champagne ou en Normandie. ”

Le Révérend E. Piché (1), de Lurgan nous disait dernièrement que les Irlandais qui habitent les régions où la craie abonde sont beaucoup plus forts, plus aptes au travail, que ceux des autres régions.

Alexandre de Humboldt, E. Foissac et Durand ont publié plusieurs volumes où l'on traite de l'influence des milieux sur l'homme et même sur les animaux. Leurs observations ne sauraient contredire l'influence de la composition du sol dans la sphère des agents naturels.

(1) Prêtre canadien de la Congrégation des Frères de St-Vincent de Paul, directeur d'un Patronage à Lurgan, Irlande.

CONFIGURATION DE LA TERRE ET DES EAUX

La configuration de la terre et des eaux n'est pas étrangère au travail et dit aussi son mot en matière de productivité.

On avouera sans peine que les pays légèrement montagneux, abondants de forêts, couverts de lacs et de rivières, exercent sur le moral de l'homme une influence qui a son contrecoup à l'extérieur.

C'est Cuvier qui dit encore :

“ A l'abri des petites chaînes calcaires, inégales, ramifiées, abondantes en sources qui coupent l'Italie et la Grèce, dans ces charmants vallons, riches de tous les produits de la nature vivante, germent la philosophie et les arts ; c'est là que l'espèce humaine a vu naître les génies dont elle s'honore le plus ; tandis que les vastes plaines sablonneuses de la Barbarie et de l'A-

“ frique retinrent toujours leurs habitants à l'état de pasteurs errants. ”

LA POSITION GÉOGRAPHIQUE

La position géographique donne à son tour à la productivité du travail un mouvement de recul ou de venue.

Lorsqu'un pays est en rapport avec la mer et avec les grandes voies de communications, le transport est plus facile, les marchés sont plus nombreux et les produits s'écoulent aisément. Les arts, le commerce et l'industrie, si la matière première ne fait pas défaut, prennent donc un développement considérable, développement qui ne saurait être réalisé sans une somme extraordinaire de travail.

C'est ainsi que la nature opère sur le travail par la position géographique, par la configuration de la terre et des eaux, par la composition du sol et par le climat.

ARTICLE DEUXIÈME

N'exagérons pas l'influence de la nature

Quelle que soit l'influence de la nature, le travail a toujours la grosse part.

Plus est, le travail perfectionne même la nature en lui donnant une fécondité qu'elle ne se connaissait pas.

Ainsi, n'est ce pas par le travail que l'animal est devenu domestique ? que le règne végétal a doublé, triplé ses produits ? N'est-ce pas grâce au travail si l'Europe occidentale produit aujourd'hui une foule de fruits qui lui étaient jadis inconnus ? c'est ainsi que les prunes lui sont venues de la Syrie ; les noix et les pêches, de la Perse ; l'olive, les poires et les pommes, de la Grèce ; les patates, de l'Asie équatoriale ; le tabac, d'Amérique.

Sur la terre australienne, l'Anglais, par son travail, sait vivre où l'indigène ne sait que mourir !

C'est assez dire que le rôle de la nature n'est que secondaire.

ARTICLE TROISIÈME

La position géographique, la configuration de la terre et des eaux, le climat, la composition du sol, dans la Province de Québec

Il est à propos de se demander si la Province de Québec est bien douée du côté de la nature. Nous devons dire ici que la Providence s'est montrée bien généreuse à notre égard.

POSITION GEOGRAPHIQUE

Notre province s'étend à l'aise entre deux splendides chaînes de montagnes, les Laurentides au nord, les Alleghanies au sud.

Un fleuve, le premier du monde pour les facilités qu'il donne à la grande navigation, ayant pour tributaires des rivières comme l'Outaouais, le St-Maurice et le Saguenay, traverse cette provin-

ce sur un parcours de 750 milles et la met en communication directe avec l'Atlantique : ce qui fait croire à plusieurs que jamais peuple ne fut plus fait pour l'indépendance que le peuple canadien-français... s'il arrive un jour à maturité!... sous le soleil toujours levé de la puissance britannique.

CONFIGURATION DE LA TERRE ET DES EAUX

Onesime Reclus nous dit dans son magnifique ouvrage, *La terre à vol d'oiseau*, que le Canada est un des plus beaux pays du monde.

M. Arthur Buies après avoir cité Onesime Reclus, ajoute : “ Et moi, m'appuyant sur l'expérience de nombreux voyages et de nombreux séjours sous bien des latitudes et des climats divers, j'oserai aller plus loin encore, et j'affirmerai, sans crainte d'aucune comparaison, qu'il n'y a pas de pays plus beau que le Canada durant les mois d'été.

“ Il y en a de plus connus, de plus
“ vantés et en bon nombre même. Qui
“ pourra dire combien il est monté de
“ strophes enthousiastes et d’encens par-
“ fumé vers le ciel de la Grèce et de
“ l’Italie ? Qui pourra dire de combien
“ d’échos flatteurs ont retenti les lacs et
“ les montagnes de la Suisse, les riva-
“ ges enveloppés d’azur et de chauds
“ rayons de la Méditerranée, les campa-
“ gnes éclatantes que le soleil d’Espagne
“ couvre de pourpre et d’or, les bords ra-
“ vissants de l’Hudson lui-même, entré
“ plus tard dans ce concert de l’imagi-
“ nation enchantée ? Mais je n’en dirai
“ pas moins à l’instar du barde normand ;
“ Rien n’est si beau que mon Canada,

“ C’est le pays qui m’a donné le jour. ”

NOTRE CLIMAT

Il est salubre. Il n’est guère de ter-
re dont les enfants voient un plus grand
nombre de printemps que ceux de la

terre canadienne-française. Les épidémies sont inconnues parmi nous. Le choléra de 1832 et la petite vérole de 1885 sont des produits exotiques qui n'ont pu prendre racine sous notre ciel bleu. M. E. Agostini, délégué du Syndicat maritime et fluvial de France, dit avec raison dans son Rapport sur le Canada, en 1886 : “ Si l'air est plus vif
“ au Canada, il est sans contredit plus
“ sain que nos temps brumeux, et il se-
“ rait ridicule de comparer le Canada à
“ une région polaire où nos races euro-
“ péennes ne pourraient s'acclimater.
“ Nos pères n'étaient pas autrement
“ bâtis que nous, ils ne jouissaient pas
“ du confortable que l'on rencontre dans
“ la plus modeste habitation canadien-
“ ne, et cependant ils y ont fait souche,
“ ils y ont soutenu des luttes gigantes-
“ ques et y ont donné naissance à une
“ race vigoureuse. ” (1)

(1) Il est constaté par la statistique vitale et

Nos hivers sont un peu froids, c'est vrai, et la neige tombe en abondance.

Les froids rigoureux cependant ne sont jamais de longue durée.

Grâce à notre épaisse couche de neige, les plantes, comme le remarque très bien Reclus, " sont à l'abri de la gelée " et du brusque dégel ; cette neige abri- " te même les maisons contre l'action du " froid. "

Je lis avec plaisir dans *l'Histoire d'une Vieille Seigneurie* du R. P. Lalonde, p. 54 : " Pour rassurer les Français que " la seule pensée de notre hiver faisait
par les compagnies d'assurance sur la vie, que la Province de Québec jouit du climat le plus salubre, le plus propre à entretenir l'énergie vitale comme à favoriser la longévité. Ici les maladies endémiques sont absolument inconnues, et dans la plupart des campagnes les médecins feraient difficilement leurs frais de vie, si leur sort n'était pas un peu amélioré par d'autres occupations lucratives. Page 28 de *l'Esquisse de la Province de Québec* par l'honorable Honoré Mercier, 1839.

“ frissonner, M. Boucher, fondateur des
“ Trois-Rivières, dans son *Histoire na-*
“ *turelle de la Nouvelle France*, (publiée
“ en 1663) avoue que *le froid y est un*
“ *peu aspre, mais qu'il n'est pas toute-*
“ *fois désagréable* : “ c'est un froid qui
“ est guay, et la plupart du temps ce
“ sont des jours beaux et sereins et on
“ ne s'en trouve aucunement incommo-
“ dé. On se promène partout sur les
“ neiges par le moyen de certaines chaus-
“ sures faites par les Sauvages, qu'on
“ appelle Raquettes, qui sont fort com-
“ modes. En vérité les neiges sont icy
“ moins importunes que ne le sont les
“ bouës en France. ”

La température moyenne à Mont-
réal est de 10 degrés centig. en janvier
(1), et de + 20 degrés (= à peu près
68 Far.) en juillet.

La température extrême en est de —

(1) C'est la température de St-Pétersbourg.

26 degrés centig. en hiver et de + 29 ou 30 degrés centig. en été (= à peu près 90 degrés Far.)

La neige, épaisse de trois pieds en moyenne, couvre la terre pendant près de cinq mois.

La flore naît, se développe et meurt dans l'espace de cinq mois, de la fin de mai au commencement d'octobre, en sorte que le printemps et l'automne sont de très courte durée.

Il faut ajouter avec M. Agostiui : " Les temps *humides* sont inconnus au Canada, et la période des pluies en novembre, n'est qu'une courte transition comme le dégel en avril."

Nos étés quoique un peu chauds n'ont rien d'énervant et le travail actif y est à l'ordre du jour comme dans les autres saisons de l'année.

Le climat de notre province, donc, tout en étant un peu plus rigoureux que

celui des pays de même latitude, ne laisse pas d'être excellent et de facile acclimatation pour les Européens.

NOTRE SOL, SA COMPOSITION

Quant à notre sol, sa composition est également très bonne, inutile d'entrer dans les détails (1). Si plusieurs ont frappé sans pouvoir entrer, c'est qu'ils n'ont pas assez frappé ou qu'ils n'ont point frappé à la bonne porte.

Ceux qui laissent notre pays sous prétexte que la culture ne fait pas vivre, calomnient leur patrie. S'ils n'ont pas vécu, c'est parce qu'ils n'ont pas eu la science, ou encore parce que leur bras s'est énervé dans la mollesse, le luxe, ou l'ivrognerie.

Notre sol encore une fois est riche et fécond ; notre terre peut nourrir sans fatigue tous ses enfants ; elle tient à

(1) Voir p. 22 de *l'Esquisse générale*, de l'honorable H. Mercier.

leur disposition, chaque année, des millions ; seulement, elle a reçu ordre de ne les livrer que sur demande ! demande qui doit être faite selon la formule et l'ordre des lois providentielles. *Semen cecidit in terram bonam, et attulit fructum in patientia* ; il ne suffit donc pas que la semence tombe dans une bonne terre, il faut encore la *patience* pour que le fruit arrive à maturité. Voilà la formule, au Canada comme ailleurs.

*
* *

Sachons donc seconder la nature au pays, et cette nature ne nous fera jamais défaut.



CHAPITRE DEUXIÈME

Le TRAVAIL et la RACE

La productivité du travail est soumise à une deuxième influence, la race. L'homme en effet ne se trouve pas seulement en présence de telle ou telle nature, il fait de plus partie de telle ou telle nationalité.

ARTICLE PREMIER

Il y a différentes races

L'ethnographie (1) contemporaine, se basant sur l'étude des langues et des mœurs comparées, veut qu'il y ait 12 races dans le monde : la race *indo-européenne* (on l'appelle aussi *arienne* et *indo-germanique*) ; la race *sémitique*, la race *éthiopienne* (chamite) ; la race

(1) C.-à-d. la *description des peuples*.

tartaro-finnoise (ou *scythique*) ; la race *chinoise*, la race *malaise* ; la race *américaine* ; la race *arctique* (ou des *Esquimaux*) ; la race *cafre*, la race *hottentote* et la race *australienne* (1).

Blumenbach rattache à cinq races les peuples issus des trois fils de Noé :

La race *blanche* ou caucasienne,

La race *jaune* ou mongolique,

La race *noire* ou éthiopienne,

La race *cuvrée* ou américaine,

La race *olivâtre* ou malaise.

Nous sommes tous d'accord pour nous ranger sous la bannière de la race blanche (indo-européenne). C'est notre droit, car nous sommes tous des fils de Japhet !

ARTICLE DEUXIÈME

**Chaque race a des qualités et des défauts
qui lui sont propres**

Il n'est pas sans importance d'être d'une race ou d'une autre.

(1) Voir *Dictionnaire d'histoire et de géographie* de Dumesnil et Crampon, à *Races humaines* ; et Bouillet, *Dictionnaire des sciences*.

De même que certains individus ont des dons à part, certaines races ont des vertus particulières, ou des défaillances héréditaires.

Il n'est donc pas indifférent que tel ou tel sang coule dans nos veines.

Une race peut comprendre plusieurs nationalités ; une nation peut embrasser à son tour plusieurs peuples : c'est ainsi que les Anglais d'Angleterre et les Anglais des États-Unis sont deux peuples différents, bien qu'ils appartiennent à la même nationalité.

Lorsque je dis que certaines races ont des qualités spéciales, je n'entends pas seulement les cinq races dont il a été question, j'entends dire aussi que chaque peuple a plus ou moins son cachet moral distinctif.

C'est ainsi que l'on reconnaît chez l'Anglais plus d'énergie, de persévérance ;

chez l'Italien plus de diplomatie, de paresse ; chez le Romain plus de piété ; chez l'Allemand plus de profondeur ; chez l'Espagnol plus de courtoisie, d'ambition ; chez le Chinois plus d'économie ; chez le Japonais plus de patience ; chez l'Australien moins de prévoyance ; chez l'Américain plus d'industrie.

On avouera sans peine que le travail produit plus ou moins suivant que le travailleur a plus ou moins d'énergie, de persévérance, de religion, d'esprit sérieux, de méthode, d'économie, de prévoyance et d'industrie.

ARTICLE TROISIÈME

Quelles sont les qualités des Canadiens-français ?

Nous sommes français, et par conséquent nous n'avons rien à envier aux autres peuples. Il doit y avoir chez nous à ce titre plus d'éducation, d'urbanité, de méthode et de bon goût ; cet or

pur est d'autant plus libre de scories que l'on s'élève davantage vers les hauteurs du XVII^e siècle, or nous sommes précisément les fils des grands français du grand siècle !

Il est à remarquer que le contact habituel avec les enfants de la mercantile Albion n'est pas sans influence sur notre caractère national ; ce n'est pas que nous pensions à *l'anglaise* ni que nous parlions à *l'anglaise* : le flegme et la hauteur britannique ne déteindront jamais sur nous et n'amoindriront pas ce qu'il y a de bon, de doux, de suave dans la manière française ; nous ne pouvons cependant vivre ainsi côte à côte avec les Anglais sans nous pénétrer peu à peu de leur esprit des affaires, car les Canadiens sont imitateurs.

Viennent donc un jour les capitaux, et ces messieurs qui déjà nous savent capables d'apprendre leur langue, alors

qu'ils n'ont jamais pu que balbutier la nôtre, apprendront aussi que nous sommes d'excellents élèves, et que nous savons agir et produire, dès que les loais d'or sont aussi dans nos mains.

ARTICLE QUATRIÈME

**Si les peuples ont des qualités propres,
ils ont aussi des aptitudes spéciales**

Je dois ajouter maintenant que les facilités de la nature se joignant à des habitudes traditionnelles engendrent des aptitudes qui donnent à certains peuples, à certaines villes même, une supériorité incontestable dans tel ou tel genre de production.

Ainsi les Italiens n'ont point de rivaux pour façonner le marbre.

Qui travaille mieux le zinc que l'ouvrier belge ?

Où fait-on de meilleur fer qu'en Angleterre ?

Où fabrique-t-on des soies supérieures à la soie française ?

Quel bien ne dit-on pas de la toile d'Irlande ? des montres de Genève ? des mosaïques de Venise ? des coraux de Naples ? voire même des fromages de Hollande et des saucissons de Bologne !

ARTICLE CINQUIÈME

Quelles sont les aptitudes des Canadiens-français ?

Quelles sont à nous, canadiens-français, nos spécialités ?

C'est un fait digne d'attention que nous avons de l'aptitude pour une foule de productions, dès qu'il y a matière première et science suffisante.

Ce qui nous fait le moins défaut, comme matière première, c'est le bois. Eh bien, nos Canadiens travaillent ce bois comme les Italiens travaillent le marbre. Le Canadien-français est véritablement le roi de la hache, du rabeau

et du ciseau ; aussi ses menuisiers et ses sculpteurs sont-ils très appréciés et très recherchés. Vous avez sans doute eu l'occasion d'admirer, vous-même, ami lecteur, les ouvrages remarquables de MM. Bourgeault, Many, Hébert et Durand.

Nos compatriotes ont encore un talent remarquable pour tout ce qui se rapporte à la mécanique, et c'est précisément ce qui leur donne les premières places dans les manufactures américaines.

Nous avons donc à nous féliciter et à remercier la divine Providence tant au point de vue de la race qu'à celui de la nature.

ARTICLE SIXIÈME

N'exagérons pas l'influence de la race

Quelle que soit l'influence de la race sur la productivité du travail, le travail

peut toujours, à son heure, s'élever au-dessus de la race comme il s'élève au-dessus de la nature.

De même qu'en forgeant on devient forgeron, ainsi en s'appliquant, l'on acquiert assez facilement telle qualité, telle facilité même à faire ceci ou cela. C'est ainsi que le travail peut nous donner au besoin une seconde nature et par suite un grand nombre de qualités et d'aptitudes étrangères à la race.

Quels que soient même les défauts d'une race, ces défauts peuvent avec le temps disparaître. Payons bien l'Italien, il déponillera sa paresse ; instruisons l'Australien, il deviendra plus prévoyant.

ARTICLE SEPTIÈME

La législation d'un peuple est bonne lorsqu'elle tient compte du tempérament et des aptitudes de ce peuple

Une remarque importante trouve ici sa place. S'il est vrai de dire avec Mon-

tesquieu : “ Les mauvais législateurs
“ sont ceux qui favorisent les vices du
“ climat et les bons sont ceux qui s’y
“ opposent, ” il est vrai de dire aussi
que la législation d’un peuple pour être
bonne doit convenir à son tempérament,
c’est-à-dire qu’elle doit faire digne à tout
ce qu’il y a de vicieux dans la race, et
qu’elle doit au contraire donner toutes
les facilités possibles à l’exercice des ap-
titudes nationales : peu importe qu’il
s’agisse de règlement municipal ou de
loi provinciale.

Ainsi, dès que l’ivrognerie par exem-
ple fait pencher un peuple du côté de
sa ruine il doit y avoir, là, tout prêt, un
levier assez puissant pour le redresser
et le remettre en place.

D’autre part, dès qu’un peuple a des
dispositions marquées pour tel ou tel
genre d’industries, les matières premiè-
res de ces industries doivent entrer au

pays sans impositions douanières.

La logique semble démontrer aussi que les industries nationales spéciales n'ont rien à craindre de la libre concurrence des industries similaires de l'étranger, leur supériorité d'une part en effet les protège, le libre échange d'autre part ne fait que les annoncer, leur ouvrir des débouchés et leur donner par suite un nouvel élan.

C'est ainsi que la protection et le libre échange, facteurs importants en économie politique, sont soumis aux lois de la logique. Cela fait voir du même coup que l'économie politique ne procède pas au hasard, qu'elle démontre ses conclusions et qu'elle mérite véritablement le nom de science, ce qui ne peut que la grandir à nos yeux.

Nous voilà déjà loin de l'influence de la race sur la productivité du travail ; je sonne le rappel et je passe à une nouvelle influence, la santé.

CHAPITRE TROISIÈME

Le TRAVAIL et la SANTE

La santé, voilà la troisième influence à laquelle est soumise la productivité du travail.

ARTICLE PREMIER

Ce que c'est que la santé

L'homme porte avec lui, dans l'unité de l'espèce, deux substances : un corps et une âme.

Il y a la santé de l'âme et la santé du corps. Ces deux santés ne sont pas indépendantes l'une de l'autre.

La santé du corps est l'état de celui dont l'âme et le corps sont harmonisés, dans leurs conditions naturelles. Cette santé est donc un chant, une musique

naturelle qui a pour éternel refrain :
“ Je me porte bien ” !

Il y a la santé individuelle et la santé publique qui est la résultante de toutes les santés individuelles.

ARTICLE DEUXIÈME

La santé n'est pas étrangère au travail

L'homme qui se porte bien, produit, parce qu'il travaille ; l'homme malade ne fait que consommer. Le premier enrichit la société ; le second ne fait que l'appauvrir. Les bras de l'un sont des baguettes de fée qui découvrent les trésors de la terre ; l'autre est un gouffre où disparaissent les produits du sol.

La santé n'est donc pas une étrangère pour le travail ; c'est, bien au contraire, une voisine précieuse qui ne peut que centupler son activité.

Oui, pour qu'un peuple soit prospère, il faut que la santé règne chez lui, il lui faut des générations fortes, puissantes,

nerveuses, bien trempées, capables de résister, de lutter et de vaincre.

Ceci posé :

Quelles sont les sources de la santé, de la santé publique surtout ?

ARTICLE TROISIÈME

La moralité, 1ère source de la santé

Un peuple qui n'est pas moral ne sera jamais un peuple de travailleurs.

Mens sana in corpore sano.

Il faut au corps en santé une âme en santé.

L'âme immorale tue le corps, parce qu'elle l'énerve et parce qu'elle brise dans l'homme l'unité d'harmonie qui fait sa force. Dans l'ordre de la sensibilité en effet le corps n'est pas le serviteur de l'âme, ils marchent de front tous les deux, en ce sens que le *composé* humain est le principe des actions sensibles, et par suite, dès que l'âme déchoit le corps s'affaisse.

L'âme *morale*, c'est l'âme chrétienne ; l'âme qui rend à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César.

L'âme morale est plus particulièrement l'âme sobre, l'âme ennemie de la passion du jeu, l'âme chaste.

Laissez s'introduire l'ivrognerie, le jeu, la luxure, dans une société, et vous en chassez du même coup la santé. Ces trois puissances infernales arrachent l'homme à la société comme elles l'arrachent à lui-même. L'ivrognerie, en effet, vous le savez, nous rend inerte, le jeu nous fait perdre la tête et la luxure change l'homme en bête.

L'économiste doit donc suivre avec soin les progrès du mal, et le législateur averti, doit mettre aussitôt le fer rouge sur la plaie, par une législation prohibitive et vindicative qui réduise à leur plus simple expression les taudis de toute espèce.

naturelle qui a pour éternel refrain :
“ Je me porte bien ” !

Il y a la santé individuelle et la santé publique qui est la résultante de toutes les santés individuelles.

ARTICLE DEUXIÈME

La santé n'est pas étrangère au travail

L'homme qui se porte bien, produit, parce qu'il travaille ; l'homme malade ne fait que consommer. Le premier enrichit la société ; le second ne fait que l'appauvrir. Les bras de l'un sont des baguettes de fée qui découvrent les trésors de la terre ; l'autre est un gouffre où disparaissent les produits du sol.

La santé n'est donc pas une étrangère pour le travail ; c'est, bien au contraire, une voisine précieuse qui ne peut que centupler son activité.

Oui, pour qu'un peuple soit prospère, il faut que la santé règne chez lui ; il lui faut des générations fortes, puissantes,

Il y a donc des précautions à prendre, dans la famille et à l'école, pour la ventilation, les aliments, les boissons, le régime, la propreté, le vêtement, l'exercice et l'habitation.

REGRET

Qu'il me soit permis d'exprimer ici un regret.

Si nos mères avaient en science de l'hygiène la centième partie de ce qu'elles ont d'amour et de bons soins, il y a plusieurs de nos frères et de nos sœurs, qui dorment au cimetière, qui seraient aujourd'hui du nombre des vivants et donneraient plus de force à la famille canadienne-française.

Les enfants, qui sont l'avenir de la race, meurent par milliers. Sans doute que le défaut de moralité chez un certain nombre est à mettre dans la balance ; il n'en est pas moins vrai de dire que l'ignorance des règles les plus élémen-

taires fait beaucoup de victimes.

Plusieurs pays d'Europe possèdent des journaux qui indiquent à Maman tout ce qu'il faut à la santé de Bébé. Pourquoi le Canada ne jouirait-il pas du même avantage ? Le médecin qui réalisera cette publication aura mérité qu'on lui élève une statue :

ENSEIGNEMENT DE L'HYGIÈNE

Il faut ajouter à cela l'enseignement de l'hygiène dans les écoles, les couvents et les collèges.

Quelque simples que soient les moyens à prendre pour conserver la santé, il faut tout de même les apprendre une fois pour les mettre en pratique. Si ce travail ne se fait pas à l'école, il est à craindre qu'il ne se fasse jamais. Ces connaissances, élémentaires il est vrai, ouvrent tout de même les yeux et portent à étudier plus tard cette science dont le besoin se fait de plus en plus sentir.

Je dois dire que grâce à l'initiative de plusieurs de nos médecins (1), l'enseignement et la pratique de l'hygiène ont fait beaucoup de progrès dans le pays depuis quelques années. Ces hommes ont droit à la reconnaissance du public. Sachons secourir ces véritables amis du peuple ; ils ont besoin de statistiques et de renseignements divers, ne mettons jamais d'obstacles à l'exécution de leurs justes désirs, prêtons leur main forte au contraire.

UNE SUGGESTION

J'ai parlé de l'enseignement de l'hygiène dans les collèges ; que l'on me permette ici une suggestion.

L'on voit assez souvent de riches Anglais donner de fortes sommes à leurs

(1) Le Dr. J. Desroches, rédacteur de l'*Hygiène populaire*, et le Dr. S. Lachapelle, méritent une mention spéciale. Ils ont aussi publié des traités d'hygiène qui ont de la valeur.

maisons d'éducation, pour telle ou telle spécialité d'enseignement. Pourquoi les anciens élèves de chaque maison n'aloueraient-ils pas à leur *Alma mater* un cent piastres par an dont \$50.00 pour un professeur d'hygiène et \$50.00 pour un professeur d'économie politique ? Qu'est-ce qui empêcherait le gouvernement de la Province d'en faire autant ? Nos collèges en effet sont trop pauvres pour faire face à de nouvelles dépenses.

On dira peut-être : " On a pu introduire l'enseignement de l'hygiène dans les écoles, sans dépenses supplémentaires, pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour les collèges " ? Je répondrai :

Ceux qui sont aujourd'hui dans les collèges sont appelés à s'établir sur les hauteurs et à servir de guide un jour au peuple. Un enseignement médiocre ne leur suffit pour le rôle qu'ils ont à remplir. Les chefs de la société comme la bête dont il est parlé dans l'Apocalypse

doivent avoir des yeux partout ; ces yeux, c'est un enseignement supérieur et par conséquent un enseignement rétribué qui les leur donnera.

LE TABAC ET LES ENFANTS.

Si la nature de cet opuscule le permettait, je m'étendrais volontiers sur un abus qui existe chez nous et dont les conséquences sont désastreuses pour la santé publique, je veux parler de l'usage du tabac chez les enfants.

Nos enfants fument et ils fument avec passion. Que l'on fasse usage du tabac à l'âge de 19 ou 20 ans, nous y trouverons moins à redire, mais qu'un bambin de 11 ou 12 ans puisse en liberté fumer ou chiquer, c'est une abomination.

Les enfants fumeurs sont généralement des fruits secs, c'est-à-dire qu'ils ne donnent pas satisfaction dans la mesure de leurs talents, et que leurs facultés

tés s'affaiblissant de plus en plus, ils tombent dans la médiocrité intellectuelle.

Les enfants fumeurs sont encore les *ivrognes de l'avenir*, un certain nombre au moins. De fait, la vivacité des impressions, à cet âge, développe un besoin de stimulant qui ne peut être satisfait que par l'action plus vive des liqueurs fortes. Écoutons sur ce point le Dr H. A. Despierres :

“ Depuis un demi-siècle, les corps savants, les philanthropes, les penseurs constatent que des anomalies profondes se produisent dans les sociétés humaines ; il résulte, d'autre part, des données statistiques, que les forces vitales de la France s'étiolent dans une progression toujours croissante. La puissance artistique et intellectuelle baisse ; la folie nous déborde ; le sens moral s'effondre dans la criminalité ; l'humanité faiblit

en esprit et en corps ; le suicide et la mort subite deviennent des accidents de tous les jours.

La science donne pour cause à ce mal nos erreurs et nos écarts en matière d'hygiène, etc. ; elle dénonce à l'opinion publique deux suspects : l'alcool et le tabac, dont la consommation est si largement entrée dans nos mœurs.

Examinons l'étendue et la profondeur de l'action que chacun de ces agents peut avoir sur notre économie.

L'action de l'alcool ne s'exerce que sur l'individu qui le consomme ; l'action de la fumée de tabac, au contraire, atteint, non seulement celui qui le fume, mais encore tous ceux au milieu desquels il se trouve.

L'alcool introduit dans l'estomac du buveur, y produit un sentiment de chaleur auquel succède l'ivresse ; ivresse d'abord gaie, puis violente, mais qui n'a rien des symptômes de l'empoisonne-

ment qui conduit à la mort. Le tabac, lui, cause la mort avec tous les symptômes de l'empoisonnement.

D'après cette comparaison des effets physiologiques, sur l'organisme humain, de l'alcool et du tabac, si l'on demande au bon sens et à la raison lequel est coupable de cette destruction mystérieuse que nous cherchons à approfondir, la raison et le bon sens, de concert avec la science, ne pourront que répondre : *c'est le TABAC... qui pousse forcément à l'ALCOOL... antidote naturel des poisons végétaux.*"

DR H.-A. DESPIERRIES.

J'ajouterai que l'enfant fumeur, dans bien des cas, ne deviendra pas un homme. Le tabac en effet par l'état nerveux qu'il engendre empêche l'absorption de l'oxygène, ce qui est particulièrement nuisible à l'enfant dont l'organisme en voie de formation a besoin de tout ce qui peut activer la force vi-

tale. Aussi les enfants fumeurs cessent de grandir ; ils perdent la mémoire ; leur vue s'affaiblit ; leur digestion devient plus difficile, leur sommeil plus agité, etc., etc.

Nous avons au moins 10,000 enfants fumeurs. Où allons-nous avec cette coupable condescendance ? Le père qui laisse ainsi fumer son enfant, ne l'aime pas ; il n'aime pas non plus sa patrie, car au lieu de lui donner un citoyen utile, il lui prépare une médiocrité encombrante sinon nuisible.

ARTICLE CINQUIÈME

L'organisation du travail, ou l'hygiène de l'ouvrier, 3ème source de la santé

La santé ne dépend pas seulement de la moralité et de l'hygiène à l'école et dans la famille, elle dépend encore de la manière dont le travail est organisé, ou si l'on préfère, elle dépend de l'hygiène ouvrière.

SINGULARITE !

Chose singulière ! et qui marque jusqu'où s'étend le désordre dans la société, c'est que le travail, source de la richesse, s'est vicié lui-même dans sa propre organisation, en sorte que ce qui de sa nature est fait pour produire, est devenu, dans bien des cas, une source de pauvreté et de misère !

HISTOIRE D'UN CRIME

Dans les commencement de la vie industrielle, l'ouvrier, sans doute, ne travaillait jamais plus de 10 heures par jour ; dans la suite des temps, les producteurs ont exigé, en divers endroits, un travail quotidien de 12 heures.

Ces producteurs remarquèrent plus tard qu'en divisant les fonctions d'un métier, on y gagnait et que cette division créait plusieurs catégories de travaux qui pouvaient entrer dans la sphère d'action des enfants. L'enfant du

reste coûte beaucoup moins cher. On introduisit donc dans les manufactures des petits garçons de 12, de 11 et même de 10 ans. Ce n'était qu'un commencement.

Une jeune fille coûte aussi moins cher qu'un jeune homme. Les jeunes filles de 17, 18 et 19 ans vinrent donc rejoindre les petits garçons : la voie était ouverte, les petites filles de 12 et 13 ans suivirent bientôt leurs aînées.

Le démon de la cupidité ne devait pas s'arrêter là. Les femmes mariées, que dis-je ? les mères de famille désertèrent bientôt aussi le foyer pour l'atelier.

On n'était pas encore parvenu à l'extrême limite. L'industrie demande souvent le travail de nuit. Que fit-on ? on augmenta quelque peu les salaires ; alléchés par cet appât les enfants, les filles et les femmes s'engouffrèrent même la nuit dans les manufactures ! Le diable avait lieu d'être satisfait.

Ce crime antisocial n'est pas imaginaire.

Allez à Charleroi, vous trouverez des filles de 12 ans occupées au travail souterrain des mines. Dans d'autres mines vous trouverez des femmes qui pour plus de facilité de service ont revêtu des habits d'homme.

L'union des charbonnages et des usines de Liège emploie des jeunes filles de 12 à 16 ans non plus au travail de jour, mais au travail de nuit.

A Viviers, il y a plus de 3000 enfants, garçons et filles, employés dans des filatures où l'on travaille la nuit comme le jour.

Ce que l'on peut dire de la Belgique, on peut le dire de plusieurs autres pays, mais il ne faut pas trop s'étendre.

LA NOTION DU TRAVAIL BOULEVERSÉE

Que notre siècle vante autant qu'il

lui plaira les progrès accomplis dans les sciences, les arts et les lettres, cette organisation du travail, ce suicide social est une flétrissure à nulle autre pareille. Ce qui grandit un siècle n'est pas seulement ce qui grandit quelques individus mais ce qui relève l'humanité.

Travailler, c'est bien, mais il ne faut pas oublier que le travail n'est qu'un moyen. L'homme n'existe pas pour le travail, c'est le travail qui existe pour l'homme.

L'homme donc doit être respecté, et c'est un crime de lèse-humanité que d'en faire purement et simplement une machine à produire que l'on peut user et briser à son gré.

L'ENFANT ET LA MANUFACTURE

Venons au détail.

Vous mettez un enfant dans l'usine 10 ou 12 heures par jour, depuis le lun-

di jusqu'au samedi soir ; que reste-il pour le jeu ? pour la respiration en plein air ? choses si nécessaires à la jeunesse. Que reste-t-il encore pour la lecture ? pour l'école ? pour l'éducation domestique ? Est-ce bien l'atmosphère empestée de l'usine qu'il faut à cette nature en formation ?

Faire travailler ainsi l'enfance, n'est-ce pas démolir l'humanité, tarir la production de la richesse dans sa propre source en rendant pour plus tard le travail impossible ?

On demande en Belgique que le travail de 12 heures soit entremêlé d'une heure et demie de récréation.

La France défend l'entrée des manufactures à tout enfant qui n'a pas 13 ans. La Suisse va plus loin, elle exige que l'enfant ait 14 ans.

Quoi qu'il en soit, un travail de 8 heures par jour nous semble être seul

en rapport avec les besoins physiques et moraux de l'enfant.

LA JEUNE FILLE ET LES MANUFACTURES

Quant à la jeune fille, il faut la ménager tout autant que l'enfant, et cela, pour elle-même, pour la famille et pour la race.

Les forces, chez elle, sont peu considérables et le travail lui devient facilement excessif.

Les influences désorganisatrices d'un lieu malsain lui font autant de mal qu'à l'enfance, vu la délicatesse de sa constitution. Entrez dans certaines manufactures des Etats-Unis, dans celles par exemple où l'on transforme le coton en indienne, vous ne résisterez pas une heure dans cet air saturé de principes étrangers et délétères. Des jeunes filles qui sont là depuis le matin jusqu'au soir, des années entières, en sortiront-elles indemnes ?

Je demanderai encore si une jeune fille courbée tout le jour, durant des mois, sur une machine à coudre n'y contractera pas quelque infirmité ?

Les personnes pulmonaires ne sortent-elles pas par milliers des manufactures ; nous connaissons les lois d'hérédité, ces victimes du travail ne sont-elles pas dès lors pour la société un mal épouvantable ?

Il y a des industries surtout que la loi, si elle en a le pouvoir, devrait interdire aux femmes, j'entends celles qui sont plus particulièrement nuisibles à la santé. Je citerai en première ligne, les manufactures de tabac. Demandez à la statistique si ces femmes réalisent la bénédiction dont il est parlé dans l'Evangile, c'est à la science médicale d'expliquer cette influence néfaste, mais c'est à l'économie politique de trouver le remède et à la législation de l'appliquer. Quand le tabac se vendrait \$2.00 la

livre, s'il le faut, qu'importe, dès que la santé, la race et la patrie y trouvent leur profit. Ce point mérite notre attention, car la culture du tabac devient à la mode au Canada et on emploie déjà bon nombre de jeunes filles à la fabrication du tabac manufacturé.

LA MÈRE DE FAMILLE

Quant à la mère de famille, sa place est au foyer, au ménage, à la couture, à la cuisine et à l'éducation de ses enfants : le bon sens le veut ainsi.

La mère de famille du reste gagne ce qu'elle épargne, et elle épargne toujours dès qu'elle sait un peu se conduire.

RESTREIGNONS AU MOINS

Jules Simon, dit, dans son livre *L'Ouvrière*, que l'introduction des femmes dans les manufactures est un malheur public. Il a raison.

Ce mal aujourd'hui ne peut-être déraciné, c'est vrai, mais il peut être diminué. Ainsi il faut faire en sorte que les enfants, les filles et les femmes ne travaillent jamais la nuit.

Monsieur Chesnelong, au sénat français, disait dernièrement, de ce travail de nuit, qu'il est le moyen le plus sûr pour désorganiser la famille et la société toute entière.

Ce travail ne détruit pas seulement la santé et l'ordre naturel qui veut que le jour soit consacré au travail et la nuit au repos ; il détruit surtout la *morale*. Il est inutile d'entrer dans les détails.

Le même inconvénient se rencontre dans les manufactures où il y a agglomération de jeunes gens et de jeunes filles, dans des locaux insuffisants. Un père, une mère de famille, ne peuvent, en conscience, jeter leurs enfants dans ces repaires où la santé de l'âme souffre plus encore que celle du corps.

L'immigration de nos compatriotes aux États-Unis doit faire à ce point de vue du mal à plusieurs ; et cette considération suffit pour ralentir avec raison le zèle lorsqu'il s'agit de rapatrier certaines familles dont l'histoire ancienne est plus ou moins connue.



CHAPITRE QUATRIÈME

CONCLUSION

Il est donc bien vrai de dire après tout cela que l'organisation du travail demande la plus sérieuse attention de la part de ceux qui s'intéressent au bien-être de leurs concitoyens, à l'avenir de leur pays et au salut de leurs frères.

Il suffit en effet d'une organisation vicieuse pour que l'on se trouve en présence de générations affaiblies, rachitiques, incapables ; en face de générations qui consomment, mais qui ne produisent pas.

Qu'on ne dise point que ces questions sont peu pratiques.

Nous sommes menacés d'un mal pire que la peste peut-être : *l'annexion*.

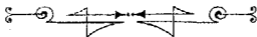
L'annexion sera pour nous l'ère des

manufactures, mais elle sera du même coup l'ère de la dégénérescence, à moins qu'on ne prenne des précautions infinies (1).

(1) « La misère n'existe réellement que là où fleurit l'industrie, non pas que le travail de l'homme soit maudit dans cette forme plus que dans une autre ; mais parce que l'ouvrier est placé dans des conditions qui lui font oublier Dieu et qu'il ne revient pas à lui par la prière ; parce qu'il n'est plus en présence des grands aspects de la nature ; parce que son œuvre lui est exclusivement propre et n'est pas, comme dans les travaux des champs, faite en association avec le Créateur ; parce qu'enfin le prix de son labeur n'est pas la moisson, les vendanges, tous les admirables fruits de la terre, mais l'argent qui ne représente pour lui qu'un moyen d'échange ou la satisfaction des besoins matériels. Il semble qu'il manque à la gloire du christianisme d'avoir spiritualisé et ennobli l'industrie moderne, comme il a vivifié et relevé le travail dans tous les temps. Serait-ce que l'industrie, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, produit d'une concurrence jalouse, des prétentions égoïstes des uns, des exigences injustes des autres, de la cupidité de tous, est radicalement perverse et rebelle à tout amende-

forces physiques et morales, et qui feront de nous une génération saine, puissante, débordante.

La santé qui découle directement de la culture, se joignant à ce qu'il y a de valeureux dans notre race et de providentiel dans notre nature, soumettra notre travail aux plus heureuses influences, le rendra de plus en plus productif, et fera de nous un peuple qui joignant le bien-être matériel au bien-être moral, pourra servir d'exemple aux autres peuples, et démontrer, une fois de plus, qu'un pays catholique peut être un pays prospère !



CHAPITRE CINQUIÈME

NOTES SUPPLÉMENTAIRES (1)

Cette brochure n'est au fond que la conférence que nous avons donnée le 11 mars dernier, à la faculté des arts à Montréal, sur l'invitation du Révd M. Proulx, vice-recteur.

Quelques parties de cette conférence ont été un peu développées.

* * *

Nous avons appris, depuis, la fondation, à Montréal, d'un journal d'hygiène maternelle *La Mère et l'Enfant*, sous la direction du Dr Séverin Lachapelle.

Cette publication dont le besoin se fait de plus en plus sentir (voir p. 48) sera sans doute encouragée.

* * *

Nous croyons utile de citer ici ce que

(1) Voir table des matières pour le sommaire de ces notes.

M. Reclus a écrit de notre climat (voir p. 25). On nous interroge à l'étranger ; il importe d'être bien renseigné. Ce que dit M. Reclus a, du reste, un caractère scientifique qui lui mérite plus spécialement notre attention, sans compter que l'on ne tombe pas toujours facilement sur ces renseignements :

“ Le climat des régions canadiennes parcourues par le St-Laurent n'est pas le même que celui des contrées européennes situées sous les mêmes latitudes. L'île de la pointe Pelée dans le lac Erié, la terre la plus méridionale qui appartienne à la Puissance du Canada, est à la même distance que Rome du pôle arctique, et le 45e degré de latitude, celui que l'on peut considérer comme la ligne médiane du territoire laurentin, passe en Europe à travers la France du Midi, la Lombardie, la vallée du Danube, la péninsule de Crimée.

* * *

La partie toute méridionale du bassin, c'est-à-dire la presqu'île de terres limitée par

les lacs Huron, Ste-Claire, Erié, jouit en effet d'un climat tempéré comme celui de la France occidentale, ainsi que le prouvent ses jardins, ses vergers, les arbres de la forêt ; mais les autres régions du Canada sont moins favorisées. On sait que les rivages occidentaux de l'Europe ont, à latitude égale, une température beaucoup plus élevée que les rivages orientaux de l'Amérique grâce au mouvement général des eaux et des airs : les vents du sud-ouest prédominent sur les côtes européennes, et l'afflux des eaux se porte du golfe mexicain vers les mers de France, des îles Britanniques et de la Norvège. Au contraire, le vent qui l'emporte au Canada est le vent polaire, soufflant dans la direction du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire précisément dans l'entonnoir que présente l'estuaire du St-Laurent. Les autres courants aériens venus des régions arctiques, du nord ou du nord-ouest, ne trouvent guère d'obstacles dans la traversée du Labrador, de la mer de Hudson, des Laurentides, tandis que les vents du sud-est, ceux qui apportent les tièdes effluves de la région tempérée des Bermudes et des Antilles, sont plus facilement détournés de leur marche par les montagnes bordières du bas Saint-Laurent

et par les chaînes de la Nouvelle-Angleterre.

* * *

La Nouvelle-France est donc un pays beaucoup plus froid en moyenne que l'ancienne France située de l'autre côté de l'Atlantique. Sans offrir avec les chaleurs de l'été un écart aussi grand qu'au Manitoba, les extrêmes de l'hiver tombent beaucoup plus bas sur les bords du Saint-Laurent que sur ceux de la Seine et l'on a même vu à Montréal, en 1850, le thermomètre descendre à $-41^{\circ} 7$. Mais si les froids sont plus intenses, les chaleurs y sont aussi plus fortes ; moins soumis à l'influence modératrice de la mer, le climat du Canada présente une amplitude de variations plus larges : l'hiver et l'été y sont plus soutenus, et par suite les saisons intermédiaires moins marquées. Le printemps, l'automne passent rapidement ; la vie se révèle par explosion dans les forêts après le long hiver, et presque aussi brusquement, après un court, mais délicieux automne, commence le sommeil des plantes. Le cycle entier de la flore s'est accompli en quatre ou cinq mois, de la fin de mai aux premiers jours d'octobre.

* * *

Les habitants de l'Europe tempérée sont tentés de plaindre les Canadiens en pensant aux grandes plaines blanches qui s'étendent, pendant plusieurs mois d'hiver, des bords du Saint-Laurent à ceux de la mer Hudson et du lac Supérieur. Mais les Canadiens vantent au contraire leur saison de froidures, comme la plus belle partie de l'année. Du moins, est-ce la saison qui fait les hommes forts et sains, qui leur donne la vitalité puissante, l'énergie et la gaieté. C'est aussi la saison des plaisirs et des fêtes. La précipitation moyenne d'hiver n'étant pas très considérable dans le Canada, les neiges d'hiver ne tombent pas en surabondance, mais une fois tombées, au commencement de l'hiver, en novembre, elles restent sans fondre et durcissent peu à peu. Le soleil brille pendant le jour ; mais si la neige superficielle se liquéfie aux endroits les plus exposés à la lumière, elle gèle à nouveau sous le ciel étoilé. Grâce à la couche protectrice, qui, dans les années normales, se maintient pendant quatre mois ou quatre mois et demi, les plantes sont à l'abri de la gelée et du brusque dégel qui les menaceraient sous un climat moins rude ; la neige abrite même les maisons contre l'action du froid. Les gens des villes,

vêtus de fourrures et de lainages, s'amuse à construire des palais de "cristal," à glisser du haut des "montagnes russes," à lancer leurs traîneaux à clochettes sur la glace des fleuves, sur les "chemins d'hiver," ou même loin des routes, à travers les forêts ; les campagnards se visitent de village en village, et les défricheurs, les bûcherons travaillent à l'abatis des arbres.

Parfois la neige, épaisse d'un mètre en moyenne, est soulevée par les bourrasques et l'on voit alors les masses grisâtres d'aiguilles ou de flocons tournoyer dans l'air et s'entasser dans les endroits qui se trouvent à l'abri du vent, fossés et revers de talus, routes et tranchées : les attelages des traîneaux pris dans la tourmente, sur les chemins "boullants," luttent en vain contre les tourbillons de l'atmosphère et les monceaux de neige ; souvent les trains de chemin de fer, précédés pourtant de plusieurs charrues à vapeur qui taraudent leur voie, restent en détresse entre les parois blanches et polies que les socs puissants ont dressées des deux côtés. Mais nul spectacle n'est plus beau, par les claires matinées d'hiver, que le poudrin ou la "poudrerie" s'élevant en fusées vaporeuses comme des danses d'esprits, sur

le champ de neige tout pailleté de cristaux étincelants. ”

Voilà qui est charmant, n'est-ce pas ?

* * *

Nous avons particulièrement appuyé sur la nécessité d'enseigner l'hygiène, page 49. La *Presse* du 3 avril dernier donne le compte rendu d'une conférence du Dr Beaudry, dans une séance récente de la “ Société d'économie sociale. ” Cette conférence traitait de *l'agriculture et de l'hygiène au point de vue social* ; nous en extrayons quelques lignes qui font voir combien le soin de la santé laisse en effet à désirer, chez plusieurs des nôtres :

“ L'agriculteur, ce travailleur heureux qui jouit de tous les avantages de la vie en plein air, devrait avoir la santé la meilleure et la vie la plus longue, erreur profonde ! Des statistiques nombreuses et soignées, recueillies depuis 10 ans, dans les campagnes qui nous entourent, par M. le docteur Beaudry, prouvent que le taux de la mortalité est plus élevé à

la campagne que dans nos villes, voire même plus élevé que dans des centres d'agglomération humaine excessive comme Londres, Paris...

Quelle est la cause de ce phénomène alarmant ? Le défaut d'observation des lois de l'hygiène, et de plus l'ignorance, le préjugé et la routine.

L'agriculteur en hiver se renferme avec sa famille, toujours nombreuse, dans un seul appartement de sa maison, la cuisine, et sa moindre préoccupation est de renouveler l'air vicié qui s'y accumule du matin au soir et du soir au matin. Le résultat c'est que les femmes, les vieillards, les enfants, qui ne sortent pas tous les jours, vivent des mois peut-être dans un air empesté. Aussi la saison d'hiver, on l'a observé, est généralement fatale à ces personnes.

M. le conférencier a aussi parlé de l'alimentation de l'agriculteur canadien, et il constate qu'en général il se nourrit mal et cela par calcul, pour vendre le meilleur au marché et réaliser le plus d'argent possible. La critique de l'époque des FRICOTS, seul temps d'abondance sur la table de l'agriculteur, en certains quartiers, a été faite avec HUMOUR et censurée, comme elle le mérite,

de par les lois de l'hygiène et de la santé générale.

Sans doute qu'il faut se garder d'exagérer, et qu'il ne faut point attribuer à l'absence de science hygiénique des défaillances qui proviennent de causes étrangères à l'hygiène (1) ; il n'en est pas moins vrai que le point de vue hygiénique doit attirer l'attention de tout homme un peu sérieux et quelque peu soucieux de l'avenir de la nation.

(1) Il y a deux sortes d'hygiénistes : ceux qui, n'ignorant pas que l'homme est avant tout un être moral, savent que rien de ce qui nuit à l'âme ne peut faire de bien au corps ; et ceux qui, ne voyant dans l'homme qu'un assemblage de matière, bornent leurs efforts à affranchir cette matière des fâcheuses conséquences que peut amener pour elle la satisfaction de ses appétits. Que ces derniers fassent de la médecine vétérinaire, je n'y vois pas d'inconvénient, mais je décline leur compétence pour trancher les questions relatives à l'humanité.

JULES PAGNY.

(*Bulletin de la société de moralité publique,*
février 1890.)

Nous sommes donc résolu plus que jamais à ne point négliger ce point de vue dans nos publications mensuelles *l'Etudiant* et le *Couvent* (1).

Quant à la question de l'organisation du travail dont il a été parlé longuement, page 56 et suivantes, elle a fait récemment un pas sinon dans la pratique, du moins dans la théorie.

Alarmé des progrès du socialisme en Allemagne, Guillaume II a voulu convier les peuples à une conférence qui s'occuperait spécialement des questions ouvrières. Léon XIII, consulté par le jeune empereur, s'est montré très favorable au projet.

(1) *L'Etudiant* s'adresse à la classe studieuse ; le *Couvent* est destiné aux jeunes filles. — La jeunesse studieuse et les personnes qui s'occupent d'instruction ou d'éducation peuvent s'abonner à *l'Etudiant*, moyennant 50 centins par an.

Le prix d'abonnement au *Couvent* n'est que de 25 centins par an.

S'adresser à l'auteur de cette brochure, Joliette.

Le Pape, dans sa réponse à l'empereur parle de l'à-propos d'une intervention sage de l'autorité civile pour la solution des questions sociales, mais il insiste particulièrement sur la nécessité d'un retour aux principes religieux, mis en oubli par les États, les patrons et les ouvriers, oubli qui a fait la révolution et avec elle le bouleversement de la société.

M. Richard Fleischer, directeur de la *Deutsche Revue*, ayant consulté le cardinal Manning sur le projet de l'empereur, en a reçu la réponse suivante :

Monsieur,

Vous me demandez ce que je pense de l'invitation de l'empereur d'Allemagne aux puissances européennes de se réunir en conférence pour s'occuper de la question du travail et de la situation des millions d'habitants qui, dans chaque pays, vivent au moyen des gages que leur procure le travail.

Je pense que cet acte impérial est le plus sage et le plus digne qui ait été conçu par aucun sou-

verain de notre époque. La condition du peuple gagnant des gages dans tous les pays européens est un danger sérieux pour chaque état européen.

Les heures de travail, l'emploi des femmes et des enfants, la modicité des gages, l'incertitude de l'emploi, la rude concurrence encouragée par l'économie politique moderne et la destruction de la vie domestique qui résulte de ces causes et de bien d'autres, ont rendu impossible aux hommes de vivre de la vie humaine.

Comment un homme qui travaille quinze à seize heures par jour peut-il mener la vie d'un père à l'égard de ses enfants ? Comment une femme qui est absente de la maison pendant tout le jour peut-elle remplir les devoirs d'une mère ? La vie domestique est impossible ; mais c'est sur la vie domestique d'un peuple que repose tout l'ordre de la société humaine. Si l'on ruine ses fondations ; que deviendra l'édifice ?

L'empereur Guillaume s'est par conséquent montré un véritable homme d'Etat, et un homme d'Etat clairvoyant.

Croyez moi toujours, votre respectueux serviteur.

HENRY E., CARDINAL MANNING,
Archevêque de Westminster.

La conférence de Berlin a terminé ses travaux à la fin de mars dernier.

Des commissions avaient été nommées pour faire les études préliminaires : la commission du travail des enfants et des femmes ; la commission des mines ; la commission du repos du dimanche.

On s'attendait avec raison à ce que les résolutions adoptées par les commissions seraient en grande partie confirmées par la conférence.

Quelles ont été ces résolutions ? C'est ce qui nous intéresse surtout.

La commission du repos du dimanche a adopté les résolutions suivantes : Il est désirable (*c'est nécessaire* qu'il fallait dire) qu'il y ait un jour de repos pour l'ouvrier, et que ce jour soit fixé au dimanche.

La commission du travail des enfants et des femmes s'en est tenue aux conclusions suivantes :

Quant aux enfants : qu'ils n'entrent pas en général avant 12 ans dans les manufactures ; qu'ils aient préalable-

ment reçu une éducation primaire ; que leur travail ne dépasse pas 10 heures par jour avec une demi-heure de repos ; qu'ils ne soient point employés à des occupations insalubres ou dangereuses ; qu'ils ne travaillent pas la nuit avant l'âge de 14 ans.

Quant aux filles et aux femmes : Que leur travail ne dépasse pas onze heures par jour avec un repos d'une heure et demie ; qu'elles ne soient point occupées à des travaux insalubres ou dangereux.

La proposition de M. Jules Simon, demandant l'interdiction du travail de nuit pour les femmes âgées de moins de 21 ans, a été adoptée par la conférence, bien qu'à une faible majorité.

Les résolutions de la commission des mines se bornent à des mesures d'intérêt général : sécurité de l'ouvrier et salubrité des travaux par tous les moyens dont dispose la science et sous la surveillance de l'Etat ; rapports plus directs

entre les ouvriers mineurs et les ingénieurs ; société de secours mutuels ; recours à l'arbitrage pour les difficultés entre patrons et ouvriers.

Il n'y a dans tout cela qu'un commencement de solution ; mais commencer à édifier c'est beaucoup, dans un siècle qui s'applique surtout à détruire.



Avant de terminer, un mot d'un livre qui fait grand bruit chez nos voisins des Etats-Unis et dont on a vendu 240,000 exemplaires, en deux mois. Il s'agit d'un roman socialiste qui est dédié à Henry George (1) et qui a pour auteur M. Bellamy et pour titre : *Looking Backward*. Le héros de ce roman est un homme qui est endormi dans un appartement souterrain par un professeur d'hypnotisme, en 1787. Le professeur,

(1) Célèbre socialiste de San-Francisco.

ayant dû partir pour un lointain voyage, oublie son patient qui ne se réveille qu'après 113 ans, en l'an 2000. M. Bellany décrit alors le monde tel qu'il sera à cette époque. C'est son idéal :

“ Il n'y a plus (en l'an 2000) de propriété individuelle.

De 21 à 45 ans, *tout le monde* passe par l'atelier. A l'âge de 45 ans, on passe à la retraite et l'on vit aux frais des plus jeunes.

Tout travailleur est payé en tickets (la monnaie n'étant plus de mode.)

L'officier ne reçoit pas plus que le soldat.

Ceux qui sont à la retraite nomment seuls aux emplois.” &c., &c.

Ce livre du reste, dit la critique, ne dépasse guère la moyenne au point de vue littéraire.

Ce succès de librairie pour de sottes rêveries, n'annonce-t-il pas, comme le remarque un M. de Laveleye, que “ les

classes vouées au travail aspirent à un ordre social différent” ?

* * *

Quoiqu'il en soit des théories de celui-ci ou de celui-là, c'est par une économie politique chrétienne c'est-à-dire par un Évangile déguisé et de déduction, que l'on arrivera à guérir le monde du travail.

* * *

Puisse cette modeste brochure coopérer utilement à la diffusion des saines idées, et mettre au cœur de quelques compatriotes le désir de se livrer à des études sérieuses d'économie politique.

Pour conclure par où il devait commencer, l'auteur dédie ces pages à ses chers élèves, étudiants en économie politique, au Collège Joliette.



Philosophes

1ÈRE ANNÉE

Bérard Jean-Baptiste
Dansereau Albert
Denis Paul
Denis Wilfrid
Desautels Arthur
Desgroschilliers Alb.
Desilets Romulus
Desrochers Alfred
Dubeau Sinai
Guilbault Raoul
Laporte Clovis
Lavallée Alfred
Lesieur Oscar
Magnan Camille
Magnan Joseph
Marsolais Gasp.
Meunier Léopold
Symper Jérémie

FINISSANTS

Bélanger Israël
Bellerose Horace
Bellerose Romulus
Bernier Joseph
Demontigny Gaston
Dessert Etienne
Dubé Edmond
Fréchette Hormisdas
Grondin Adélard
Guibault Alexandre
Lippé Charles
Meunier Eudore
Pépin Alvarès
Préville Thomas
Rouleau Joseph
Vanchesteing Ed.
Richard Doria

Que * votre * regne * arrive

TABLE DES MATIÈRES

Introduction..... 1

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

ARTICLE 1^{ER}

Si la société ne le tue pas, c'est lui qui tuera la société..... 3

ARTICLE 2^E

Le travail produit plus ou moins suivant les circonstances heureuses ou malheureuses dans lesquelles il se trouve. 11

CHAPITRE PREMIER

Le Travail et la Nature

ARTICLE 1^{ER}

Ce que c'est que la nature et quels sont ses moyens d'action : le climat ; la composition du sol ; la configuration de la terre et des eaux ; la position géographique..... 18

ARTICLE 2E

N'exagérons pas l'influence de la nature 22

ARTICLE 3E

Applications à la Province de Québec :
notre position géographique ; configura-
tion de la terre et des eaux ; notre
climat ; notre sol..... 23

CHAPITRE DEUXIEME

Le Travail et la Race

ARTICLE 1ER

Il y a différentes races..... 32

ARTICLE 2E

Chaque race a des qualités et des défauts
qui lui sont propres..... 33

ARTICLE 3E

Quelles sont les qualités des Canadiens-
français ?..... 35

ARTICLE 4E

Si les peuples ont des qualités propres,
ils ont aussi des aptitudes spéciales..... 37

ARTICLE 5E

Quelles sont les aptitudes des Canadiens-français ?.....	38
--	----

ARTICLE 6E

N'exagérons pas l'influence de la race...	39
---	----

ARTICLE 7E

La législation d'un peuple est bonne lorsqu'elle tient compte du tempérament et des aptitudes de ce peuple....	40
--	----

CHAPITRE TROISIEME

Le Travail et la Santé

ARTICLE 1ER

Ce que c'est que la santé.....	43
--------------------------------	----

ARTICLE 2E

La santé n'est pas étrangère au travail..	44
---	----

ARTICLE 3E

La moralité, 1ère source de la santé.....	45
---	----

ARTICLE 4E

L'hygiène dans la famille et dans l'école, 2ème source de santé ; — : regret ; enseignement de l'hygiène ; une suggestion ; le tabac et les enfants.....	47
--	----

ARTICLE 5E

L'organisation du travail, ou l'hygiène de l'ouvrier, 3ème source de la santé ; — singularité ; histoire d'un crime ; des faits ; la notion du travail bouleversée ; l'enfant et la manufacture ; la jeune fille et la manufacture ; la mère de famille ; restreignons au moins	56
---	----

CHAPITRE CINQUIEME

Notes supplémentaires

Ce qui donne occasion à cette brochure.	71
Fondation d'un journal d'hygiène maternelle.....	71
Ce que M. Reclus dit du climat du Canada.....	71
La conférence ouvrière de Berlin, en mars 1890 ; — Guillaume II ; Léon XIII ; lettre du cardinal Manning ; conclusions des diverses commissions relativement à l'organisation du travail	80
Le célèbre roman socialiste récent de M. Bellamy : <i>Looking Backward</i>	85
Dédicace.....	87

TABLE ALPHABÉTIQUE

“ Age ” des enfants qui sont admis dans la manufacture en divers pays.....	61
“ Agriculture ” et “ Colonisation ”.....	69
“ Annexion ”.....	67
“ Agostini ” — Ce qu'il dit de notre climat.....	26
“ Aptitudes ” diverses des différents peuples.....	37
“ Aptitudes ” des Canadiens-français....	38
“ Avenir ” du Canada, dans l'agriculture et la colonisation.....	67
“ Beaudry Dr.” Reproches qu'il fait à nos cultivateurs relativement à l'hygiène.....	77
“ Bellany.” Son fameux roman socialiste : <i>Looking Backward</i>	85
“ Blanc ” Elie et l'économie politique...	8
“ Blumenbach ” : sa classification des races.....	33
“ Boucher ” (fondateur des Trois-Rivières), ce qu'il dit du climat du Canada en 1663.....	27
“ Canada.” Beauté du pays.....	24
Où l'avenir du Canada ?.....	69
“ Canadiens-français.” Sont-ils appelés à l'indépendance ?.....	24
Leurs qualités.....	35
Leurs aptitudes.....	38
“ Chesnelong ” M. et le travail de nuit.	65

“ Climat. ” Les divers climats. — Influence sur la production du travail.....	16
“ Climat ” de la Province de Québec..	25, 72
“ Conclusions ” des commissions de la conférence de Berlin relatives à l’organisation du travail.....	83
“ Conférence ” ouvrière de Berlin.....	80
“ Couvent ” (Le).....	80
“ Despierries, ” Dr H.-A. Ce qu’il dit des relations étroites qui unissent le tabac et l’alcool... ..	53
“ Echange ” (libre). Il est soumis aux lois de la logique.....	42
“ Economie politique. ” Définition.....	11
Division	12
Raisons que nous avons de l’étudier... ..	1, 6
Solution d’une objection.....	7
Introduction de cette étude dans l’enseignement.....	8
Opinion de Etienne Parent.....	8
L’économie politique à Montréal.....	9
Enfants fumeurs, ce qui en résulte....	52
L’enfant et la manufacture.....	60
“ <i>Etudiant</i> ” (L’).....	80
“ Félix ” R. P. Ce qu’il dit du monde économique contemporain	10
“ Fille. ” La jeune fille et la manufacture	80
.....	62
“ Heures ” de travail.....	57, 61
“ Hiver. ” Hivers du Canada.....	27
“ Hygiène ” dans l’école et dans la famille.....	47
Enseignement de l’hygiène.....	49
Suggestion relativement à l’enseignement de l’hygiène dans les collèges....	50

Le tabac et l'hygiène chez les enfants	52
Combien nos cultivateurs négligent l'hygiène	77
“ Hygiénistes.” Il y en a de deux sortes.	79
“ Industries ” (les) nationales spéciales et la législation.....	42
“ Influences.” Les influences auxquelles est soumise la productivité du travail.	14
“ Ivrognerie.” Conséquence de l'usage du tabac chez les enfants.....	52
“ Joliette,” enseignement de l'économie politique au Collège Joliette.....	8
“ La Mère et l'Enfant ”	71
“ Laveleye.” Ce qu'il dit de la nécessité d'étudier l'économie politique.....	1
“ Législation.” Elle doit tenir compte du tempérament et des aptitudes...	40
“ Léon XIII ” et la conférence ouvrière de Berlin.....	80
“ Looking Backward,” ce qu'il y a dans ce roman socialiste	85
“ Le Prévost,” M. et l'industrie.....	68
“ Manning ” (Mgr) et la conférence de Berlin.....	81
“ Manufacture.” Histoire d'un crime... L'enfant, la jeune fille, la mère de famille et la manufacture.....	57 60, 62, 64
“ Misère.” Elle accompagne souvent l'industrie.....	68
“ Monde ” (nouveau) en plein XIXe siècle	3
“ Montesquieu,” ce qu'il exige pour qu'une législation soit bonne.....	41
“ Moralité,” lère source de la santé.....	45
“ Mortalité ” augmentée par défaut d'hy-	

giène, chez les enfants et chez les cultivateurs de la Province de Québec....	48 77
“ Nationalité.” Une nationalité peut comprendre plusieurs peuples.....	34
“ Nature,” ce que c’est que la nature....	15
Il ne faut pas exagérer son influence.	23
“ Neige,” son épaisseur dans la Province de Québec.....	29
“ Organisation ” du travail, 3ème source de la santé.....	56
Vices de cette organisation.....	57 à 64
Réformes possibles.....	64
“ Ozanam.” Ce qu’il pense de l’économie politique.....	10
“ Parent Etienne.” Ce qu’il pense de l’économie politique.....	8
“ Patience ” (la) est nécessaire pour produire.....	31
“ Position ” géographique. Son influence sur la productivité du travail....	21
“ Production,” ses trois sources.....	12
“ Productivité ” du travail. Voir travail.	
“ Protection.” Soumise à la logique....	42
“ Province de Québec ” : sa position géographique.....	23
Configuration de la terre et des eaux.	
Notre climat : ce qu’en disent Onésime Reclus, M. E. Agostini et l’honorable M. Mercier.....	26
Ce qu’en écrit M. Boucher, en 1663. ..	27
Notre sol.....	30
Que notre avenir est dans l’agriculture	69
“ Qualités ” des différentes races.....	34
Qualités des Canadiens-français.....	35
“ Québec ” (Voir Province de Québec).	

“ Race.” Les différentes races.....	32
Classification de Blumenbach.....	33
Chaque race a ses qualités et ses défauts	33
Une race peut comprendre plusieurs nationalités.....	34
Qualités diverses des différentes races.	33
Aptitudes diverses.....	35
N'exagérons pas l'influence de la race.	39
“ Reclus.” Ce qu'il dit de notre climat..	72
“ Réforme ” à opérer dans l'organisation du travail.....	64
“ Santé ” ce que c'est que la santé.....	43
Influence qu'elle exerce sur la productivité du travail.....	44
Sa 1 ^{ère} source.....	45
Sa 2 ^e source.....	47
Sa 3 ^e source.....	56
“ Simon ” Jules et le travail des femmes dans les manufactures.....	64
“ Sol,” influence de la composition du sol sur la production du travail.	18
Sol canadien.....	30
“ Tabac ” : Le tabac et les enfants ; ce qu'il leur fait de mal.....	52
“ Travail. ” Source de production.....	12
Il produit plus ou moins selon les influences auxquelles il est soumis.....	13
Le travail et la nature.....	13
Le travail et la race.....	33
Le travail et la santé.....	43
Organisation vicieuse du travail.....	57
Des faits.....	59
Notion du travail bouleversée.....	59
Travail de l'enfant.....	60
Travail de la jeune fille.....	62

Travail de la mère de famille.....	64
Réformes à opérer.....	55
“ Terre ”. Influence de la configuration de la terre sur la prod. du travail.....	20
“ Température ” au Canada ; tempéra- tures extrêmes.....	21

